

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 3 (1915)
Heft: 13

Buchbesprechung: Notes Philosophiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTES PHILOSOPHIQUES

SCIENCES ET PHILOSOPHIE

Comme on le sait, l'œuvre philosophique accomplie par Henri Poincaré doit essentiellement son originalité au fait qu'elle est en relation étroite avec les découvertes dont ce grand savant a enrichi la science ; mais elle est d'un accès difficile et c'est pourquoi toute publication tendant à vulgariser ces découvertes mérite d'être signalée.

A ce propos et déjà au lendemain de la mort d'H. Poincaré, M. Buhl avait publié dans l'*Enseignement mathématique* (15 janvier 1913) une notice très claire et très suggestive. Peu après la *Revue de métaphysique et de morale* consacrait au même sujet un numéro spécial, celui de septembre 1913, dans lequel MM. Brunschwig, Hadamard, Leboeuf et Langevin résument d'une façon tout à fait remarquable l'œuvre de Poincaré envisagé comme philosophe, mathématicien, astronome et physicien. La *Revue du Mois* publiait, elle aussi et à peu près à la même époque, plusieurs articles qui furent ensuite réunis en un volume intitulé *Henri Poincaré* (Paris 1914, Alcan) et dont les auteurs sont MM. Volterra, Hadamard, Langevin et Pierre Boutroux. C'est dire tout l'intérêt qui s'attache à la lecture de ces articles. M. Cailler et M. de la Rive enfin ont tout récemment caractérisé à nouveau l'œuvre mathématique et physique du grand savant par deux études qui, sur plus d'un point, complètent heureusement les précédentes (*Archives des sciences physiques et naturelles*, septembre 1914).

Au sortir de ces diverses lectures l'on est saisi de vertige à entrevoir, même de loin, la grandeur de ce génie unique que fut Poincaré. Sans chercher à le caractériser, même dans les grandes lignes, nous en signalerons cependant l'un des aspects parce qu'il est de nature à faire comprendre l'intérêt tout spécial qui s'attache à sa philosophie.

Doué d'une puissance merveilleuse d'abstraction, Poincaré d'autre part reste toujours sur le terrain des réalités ; il est réaliste en mathématiques comme il l'est en physique, et de même que Newton, avec lequel il offre plus d'une ressemblance, il n'est jamais asservi aux formules qu'il crée.

Voici comment, à ce que rapporte le grand géomètre Darboux, il fit ses examens d'entrée à l'École polytechnique : « Il parlait lentement, fermant parfois les yeux, demandant la permission d'interrompre sa démonstration pour en essayer une autre dans un petit coin du tableau, puis s'écriant : Non, décidément j'en reviens à ma première démonstration plus courte et plus élégante. Venait-il de l'inventer ? L'examina

teur était émerveillé. » (*Archives des sciences physiques et naturelles*, p. 159.)

Cette maîtrise admirable, cet équilibre constant entre le réel et l'abstrait, Poincaré les révèle dans tous les domaines que son vaste génie a explorés.

Dans les mathématiques pures ces qualités se manifestent, par exemple, à propos de la recherche et de la découverte des fonctions fuchsiennes. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les études lumineuses que MM. Hadamard, Volterra et Cailler ont consacrées à cette question. On sera émerveillé de la difficulté du problème et de la fécondité des méthodes inventées par Poincaré pour le résoudre.

La physique mathématique est une science ardue entre toutes et dont l'acquisition exige une somme d'efforts considérables ; là aussi Poincaré se révèle comme un maître. « Il savait, nous dit M. Langevin, lire les faits dans les équations, comprendre sans aucune peine le langage qu'elles parlent et avec lequel nul plus que lui ne fut familier. Ce géant jonglait avec nos systèmes de formules dont le poids suffit à écraser tant d'autres esprits, et en raison de cette aisance il ne cessait jamais de voir le fond, son attention n'étant pas absorbée par les difficultés de la forme. Pour les physiciens l'analyse mathématique n'est qu'un instrument, mais dont le maniement est d'ordinaire aussi long et difficile à connaître que l'écriture chinoise ; on vieillit souvent avant de la posséder complètement, et on cesse de voir les choses pour avoir trop peiné sur des symboles. Henri Poincaré ne fut jamais embarrassé par des difficultés d'analyse ; il ne les connaissait presque pas plus que ne les connaît la nature elle-même et ne perdait jamais le contact avec elle. » (*Revue de métaphysique et de morale*, p. 696.)

Dans le domaine de l'astronomie nous retrouvons la même fécondité surprenante. Poincaré renouvelle les méthodes de la mécanique céleste et il s'attaque avec succès au problème des trois corps, qui jusqu'à lui s'était montré rebelle à toute solution.

Au point de vue philosophique, Poincaré a surtout mis en lumière la relativité des méthodes et des principes scientifiques. D'autres sans doute l'avaient fait avant lui ; mais Poincaré a rajeuni ce problème, et par la façon à la fois originale et précise dont il le pose, il en fait un problème nouveau qui n'avait pas été étudié jusqu'alors. Voici à peu près comment. Les principes des sciences ne peuvent être conçus que comme des idées directrices. Ils ne sont pas donnés tels quels dans la réalité. Comment dès lors peuvent-ils servir à interpréter cette dernière ? C'est à délimiter exactement dans l'œuvre de la science la coopération de l'intelligence et des données expérimentales que Poincaré a appliqué ses efforts. Comme nous avons essayé de le montrer, nul mieux que lui n'était préparé à cette tâche délicate. Aussi ses vues en ce qui concerne le problème philosophique de la connaissance sont-elles particulièrement suggestives et fécondes.

A LA MÉMOIRE DE LOUIS COUTURAT

Au milieu de la tourmente actuelle qui fauche tant d'intelligences, la mort de Louis Couturat a passé presque inaperçue et c'est par hasard que tout dernièrement nous en avons eu connaissance.

Louis Couturat est mort au commencement du mois d'août passé, victime d'un accident d'automobile dans les rues de Paris; sa fin prématurée cause d'unanimes regrets à tous ceux qui avaient eu le privilège de l'approcher et d'apprécier en lui non seulement le savant, mais l'ami complaisant et toujours dévoué.

C'est en 1896 que Louis Couturat s'imposa à l'attention du monde philosophique et se fit remarquer comme un penseur distingué et un logicien rigoureux. Cette année-là il publia, pour obtenir le grade de docteur en philosophie, deux thèses dont l'une est intitulée : *De platonis mythis* et l'autre : *De l'infini mathématique*.

Dans la première, Couturat essaie de résoudre les contradictions inhérentes au platonisme et cela de la manière suivante. Les dialogues de Platon renferment deux espèces de passages qu'il faut soigneusement distinguer. Les uns sont mythiques et peuvent être interprétés dans un sens religieux et théologique; ils ne correspondent pas à la vraie pensée de Platon laquelle s'exprime, au contraire, dans les passages à proprement parler dialectiques.

Quant à la thèse sur l'infini mathématique, c'est une étude approfondie de l'un des plus troublants problèmes qui puissent se poser à l'esprit des philosophes et des mathématiciens. Encore sous l'influence de Kant, Couturat cherche la solution de ce difficile problème sur le terrain d'un réalisme idéaliste. Le nombre infini a sa source et ses conditions d'existence dans l'infini géométrique; mais l'un et l'autre ne sont pas de purs symboles dénués de valeur objective, comme le prétend le néo-criticisme; ils correspondent à une intuition rationnelle.

Sitôt après la publication de ces thèses, Couturat collabore d'une façon active à la *Revue de métaphysique et de morale* qui venait d'être fondée, et y publie une série d'articles qui tous se rapportent à la logique. Une nouvelle orientation se fait alors jour dans ses idées. Couturat abandonne la thèse kantienne d'après laquelle la pensée pour s'expliciter logiquement ferait appel à un synthétisme à priori; il adopte de plus en plus les idées de Leibniz, suivant lesquelles une analyse finie ou infinie du contenu de la pensée permet de mettre à nu le mécanisme de celle-ci.

Ce changement de préoccupation est marqué par la publication de *La logique de Leibniz*, en 1901 et des *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, en 1903. Ces deux gros volumes sont des modèles de conscience historique dans lesquels une érudition aussi étendue que discrète s'allie à la maîtrise des idées générales et claires.

Entre temps — dans la *Revue de métaphysique et de morale*, — Couturat faisait connaître, en les complétant sur plus d'un point, les travaux

de l'École logique italienne dirigée par M. Peano. A peu près à la même époque, il rendait également compte des tentatives originales faites par MM. Russell et Whitehead pour fonder une logique universelle dont les mathématiques ne seraient qu'une application. De ces divers travaux sortirent un volume intitulé : *Les principes des mathématiques* (1905), et un petit ouvrage qui a pour titre : *L'algèbre de la logique* (1905). Dans l'avant-propos du premier, Couturat parlant de son attitude vis-à-vis de Kant, ajoute : « comme de juste, nous manifestons la même indépendance à l'égard de nos opinions anciennes; nous renions désormais quelques-unes des thèses que nous avons soutenues dans notre ouvrage sur l'infini mathématique ». Cette citation montre avec quelle scrupuleuse probité Couturat travaillait et combien chez lui l'intérêt de la vérité était au-dessus de toute question d'amour-propre.

La science logique dont il était un maître incontesté semblait ainsi devoir retenir à jamais l'activité philosophique de Couturat. Ses amis attendaient avec impatience l'apparition, promise par la presse, d'une « Histoire de la Logistique » et d'un « Traité de Logistique ». Le besoin de ces deux ouvrages se faisait vivement sentir et seul Couturat par ses connaissances aussi sûres qu'étendues était à même de les écrire.

Mais assez brusquement il abandonna ce champ d'études et voua tous ses soins à la constitution et à la propagation de l'Ido, langue internationale conçue comme une amélioration de l'Espéranto. Nommé secrétaire du Comité central il s'occupa activement de sa nouvelle tâche. Un jour que je lui rendais visite à Paris, je trouvai sa table encombrée de fiches, de classeurs et de lettres venant de tous les pays du monde et attendant des réponses. Ce spectacle me remplit de mélancolie et j'exprimai à Couturat mes regrets de ce qu'il eût abandonné ses études sur la logique et laissé inachevés des travaux que lui seul était capable de terminer. Et pourquoi cela? Pour une tâche que mille autres que lui pouvaient remplir. Il me répondit que cette tâche s'était imposée à lui comme un devoir de conscience. C'est par l'usage d'une langue internationale que la paix pourra définitivement s'établir entre les divers peuples de la terre et devant cette perspective aucun sacrifice n'est trop grand.

Est-il rien de plus beau que de renoncer ainsi à de légitimes ambitions et aux joies de la science par devoir de charité et par amour de la paix?

ARNOLD REYMOND.

La Revue projetait de commémorer le centenaire de la naissance de Charles Secrétan (19 janvier 1815) en consacrant un numéro spécial au philosophe vaudois. Les circonstances ne nous ont pas permis de nous assurer tous les collaborateurs sur lesquels nous comptions pour paraître en janvier, mais nous aimons à espérer encore que 1915, ramenant la paix à l'Europe, ne s'achèvera pas sans que nous ayons pu réaliser au moins partiellement notre projet.

La Bible telle qu'elle est. Première série : *L'Ancien Testament*, par A. Gampert, R. Hollard, M. Vuilleumier, F. Barth, E. Golay, R. Bornand, Ch. Jung, M. Landriset, Ch. Mercier, A. Aeschmann et P. Sublet. Genève, Société générale d'imprimerie, 1915. 266 p. in 12.

Henri-F. SECRÉTAN. *La propagande chrétienne et les persécutions.* Notes historiques. Lausanne, Payot, 1914. 210 p. in 12. — 3 fr. 50.

Henri MARCONI. *Histoire de l'involution naturelle.* Traduite de l'italien par M^{me} Ida Mori-Dupont. Paris, Maloine; Lugano, Cœnobium, 1915. XII, 507 p. grand in 8. — 15 francs.

Alexandre WESTPHAL. *Jésus-Christ et la guerre.* Lausanne, La Concorde, 1915. 29 p. in 8. — 50 cent.

Les étapes de la foi. Manuel d'histoire évangélique, [par MM. Ch. Nougarede, R. Patry, Ch. Bost et A. Quiévreux]. Cahors, Coueslant [1915]. 302 p. in 12. — Cartonné 2 fr. 25.

Edmond GUINAND. *Les remèdes des guerres.* Lausanne, Imprimeries réunies, 1915. 8 p. in 8°. — 30 cent.

Charles BYSE. *Le scientisme et Swédenborg.* Etude critique. Lausanne, Martinet, [1915]. 257 p. in 16. — 3 fr. 50.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
